

Implacable

Michaël Midoun

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Midoun, M. (1993). Implacable. *Brèves littéraires*, 8(2), 19–24.

MICHAËL MIDOUN

Implacable

C'était un implacable. Une pièce de résine à lui tout seul. Un morceau de fer inattaqué par la rouille. À mesure que l'Europe se construisait, il s'insinuait dans des plans de destruction. Quand il était en avion, il se réservait une place en classe Affaires pour épier le comportement de ses proches.

Il tirait sur sa cigarette comme sur une gâchette, et la bouffée ressortait de sa bouche pareille à une fumée après une explosion. En arrivant dans les aéroports, il était agité à cause de son passeport.

Il en conservait trois. Tous valables. Il passait sans difficulté l'accès aux bagages. Même s'il sentait de l'air froid dans son dos, il prenait garde à ne pas se retourner car il avait été l'ombre de son malaise pendant très longtemps.

- Rien à déclarer ?
- Juste un peu d'alimentation.

À la frontière de St-Julien, à quelques kilomètres de la Suisse, il sortait infailliblement sa réplique.

Pourtant il ne devait rien ramener avec lui à Annecy qui enfreigne les règles des douanes suisse et française. À quelques exceptions près, on ne trouvait dans ses sacs de papier que des tablettes de chocolat blanc, de la réglisse, des pâtés et la *Tribune de Genève* du samedi.

Il conduisait alors une Peugeot 404 blanche qu'il garait sous un immeuble de l'avenue Chevesnes, près de la gare d'Annecy. Il sortait ses sacs de papier remplis de «juste un peu d'alimentation» et allait se verrouiller dans son quatrième.

En homme d'habitudes, prototype de l'après-scoutisme des années trente, il cuisinait ses pâtes, avec sa sauce à spaghetti personnelle. Durant ces heures d'intense solitude, il n'éprouvait pas le besoin d'appeler qui que ce soit, pas plus qu'il n'aimait la compagnie d'invités, qu'il aurait eu à trier sur le volet, le cas échéant.

Nous étions alors dans les années soixante-dix. Une période de ronflement trompeur. Il avait eu, peu avant ces événements, une famille. Deux fils et une femme qui étaient partis du domicile de l'avenue de Chevesnes, un geste que beaucoup de voisins prirent pour un coup de tête. Mais ce n'en était pas un. Les coups de tête appartiennent aux dribbleurs. Et elle dut se lasser de dribbler avec l'équipe adverse.

Les yeux sur la casserole où bouillaient ses spaghettis, il lui arrivait parfois de s'insurger contre le coup de tête improvisé de sa femme. À mesure qu'il goûtait sa sauce, sentant combien elle avait «pris», il la revoyait dans le salon blanc de l'appartement, calant sa tête nonchalamment contre la banquette du fauteuil.

Elle n'était pas douée pour la cuisine, mais elle lavait la vaisselle et les parquets. Repassait ses chemises, faisait le marché, et ne fumait pas de cigarettes, ce qui aurait passé pour être le comble dans la doctrine des scouts.

Leurs disputes siégeaient autour de l'éducation de leurs enfants. Elle sentait tout son désarroi face à ses deux fils, deux grands gaillards auxquels il n'arrivait qu'à la ceinture.

Dur avec ce handicap de passer aux actes contre ces deux-là. Plusieurs fois, toute la famille avait senti l'orage venir. Entre les examens surtout.

S'il regrettait en silence qu'il n'eut point fait d'eux des mathématiciens confirmés, il cessa de s'en affecter, après qu'une fois, lors d'un de ces orages, elle avait crié par spasmes, les larmes mêlées de salive : — Ce-sont-des-artistes !

Il ne devait jamais s'en remettre.

C'était surtout l'effet de surprise, ainsi révélé au grand jour, qui avait eu raison de lui. Il aurait eu le même choc et les mêmes sentiments d'étourdissement, si elle avait crié qu'ils étaient homosexuels.

Les artistes partirent un jour lors d'un de ses voyages d'affaires. Il rentra dans l'appartement et constata leur absence. Des artistes peut-être, mais pas de lettre d'adieu efficace qui aide à la digestion des sens. Une éclaboussure de plus dans la mare de la vie.

Il mena à terme ses affaires courantes et ne dit jamais rien aux voisins. Depuis ce jour, il naquit pour ainsi dire à nouveau, comme s'il avait été à la fois le médecin et le patient, et se prescrivit un traitement sans pareil pour son mal.

Il rendit les clefs de l'appartement.

C'est alors qu'il partit à son tour de la ville et, devenu le remède de son mal, il conduisit la Peugeot sur toutes les autoroutes d'Europe. Quand il traversa le tunnel du Mont-Blanc, on eût dit qu'il passait sous le scanner, tant les souvenirs lui revenaient en aval comme un projecteur d'images rendu fou par la lumière dansante.

Il alla au-devant de l'Europe entière, semblable à d'autres qui, avant lui, partirent aveuglément pour le front, munis d'une feuille de recrutement.

Cette guerre nouvelle s'appelait la peur. Et à l'autre bout de ce tunnel où perce l'espoir, un homme venait de prendre un congé sans solde.

Pour certains hommes, le volant c'est la vie. C'est du moins lorsque les mains agrippent l'objet, qu'elles en parcourent le pourtour, que rentre l'allégresse, s'installe en passant sur le siège tout près une présence. Une odeur qu'on ne sent pas. Qui sent plutôt.

Mais il y a bien des routes qui vous abandonnent à vos mains seules. Celle qui longe le versant sud des Carpates est de celles-là. Une route qui contaminait ses pensées, envahissant ses réserves d'énergie.

Il dut s'arrêter. L'instant d'après, il repartit. Il venait en deux jours de croiser quatre pays, comme on croise des amis, inopinément, tout en s'attendant à en rencontrer un à chaque coin. Il passa de la Suisse à l'Italie, de l'Allemagne à l'Autriche. Rodé, ferré, filant dans les artères et les bronches des forêts, son auto traçant une ligne sans trêve.

Les petites trappes de son existence, les excavations à même la surface de son âme guettaient un seul signe de lui, celui de la relâche. Et plusieurs fois, il avait été tenté de refermer la trappe lui-même.

En homme averti, il ne s'arrêtait qu'aux auberges dignes d'intérêt qu'ils avaient connues tous ensemble. Reconnu par certains des hôtes, il se remémorait une table où jadis le quatuor familial s'était assis. Mais il se rappelait surtout qu'elle ne finissait jamais sa nourriture, tandis que ses enfants happaient l'air, les gens, les serveuses et les desserts.

L'interminable quête qu'il menait derrière le volant était une échappatoire digne des plus célèbres subterfuges des hommes de l'Histoire.

Si certains s'étaient retrouvés en exil condamnés aux travaux forcés, pour leurs sorties fameuses, lui continuait à sillonner l'Europe, affûtant les bords des autoroutes, un œil sur la borne kilométrique, l'autre plutôt de biais, vers les postes frontaliers.

Aux stations d'essence, où il abreuvait sa Peugeot et où il parcourait les journaux du pays, pensant sans doute trouver les noms de ses enfants dans les rubriques des personnes disparues, il succombait à la fatigue du trajet.

Le soir venu, il enfouit sa tête et ses membres, «desserra la manivelle» et s'endormit dans un calme improbable, à cause des automobilistes nocturnes qui allaient dans les deux sens de la route.

Il dosait de la sorte, sûr d'être là le matin. Même contre le vide, il avait érigé un barrage, façonné par lui dans sa torpeur, enduit d'une couche imperméable, d'où le pardon transpirait de ses pores.

Lui qui avait été envoyé en exil par sa propre famille, verrait-il la voûte de l'édifice s'écrouler devant cette procession d'angoisse lente qui devait le garder au volant pour le restant de sa vie ? Pour l'instant, cette géométrie aride avec ses pointillés et ses lignes jaunes restait sa prison.

Au pied du versant sud de la chaîne des Carpates, la Peugeot repartit en sens inverse sans que son conducteur sache encore quel sens donner au supplément d'existence qu'on lui accordait.

*

Il resta dans le grand hall de l'aéroport à épier le moment où sa valise viendrait s'étendre sur le tapis roulant. Il était certain de l'horaire de sa correspondance. Son vol était d'ailleurs annoncé sur l'écran, l'échiquier lumineux le confirma.

Les années avec la 404 étaient bien révolues et l'Europe était remplie de personnes monoparentales. Il n'aurait plus à se soucier de ce que la moitié du monde pensait.

Les vérités d'hier gardaient leur empreinte mais l'autre moitié du monde était informatisée.

La vérité avait une allure de photocopie, alors que les lettres arrivaient avant les voyageurs au moyen d'une machine nouvelle. Les poignées de main, les regards, les baisers paraissaient démodés, et les journaux, des délavements de papier, avec un seul gros titre, une seule Une, celle d'une menace qui se propageait et évinçait toutes et tous sur son passage.

Dans son petit compartiment d'homme, même en première, d'où il n'avait d'ailleurs pu contenir que rancune et remords, il apercevait une marge rouge, maintenant bien distincte. Il fallait aller s'y garer.

Et qu'importe aujourd'hui s'il n'avait su accorder un autre coup-franc à sa femme, si les enfants devenus grands s'étaient à leur tour rangés avec des épouses qu'il ne verrait jamais, l'actualité lui montrait que ces choses-là arrivent, qu'elles n'étaient plus que des faits divers, entrefilets sans partis pris, juste un ton de journaliste résigné à faire son travail de rapporteur.

Sa valise unique à la main, il continua à marcher en direction des couloirs de correspondance, la démarche assurée, le faciès net, jouant de ses blessures en vétéran qui rentre; certains auraient pu voir en lui un homme à la vaillance démesurée. Oui, il ressemblait assez bien à un ministre européen furetant dans les coulisses de l'Europe, se rendant à quelque rendez-vous urgent, la mine angoissée, plus encore à l'idée d'affronter la cohorte de journalistes s'avancant, que les exigences de sa prochaine conférence.

Mais au lieu d'être premier ministre et de grimper dans l'auto officielle noire... il s'assit dans la salle d'attente.

L'air des Carpates lui manquait.